

## UN COQUILLAGE

Perle de l'Océan, gracieux coquillage  
Qui semble le berceau d'un lutin de la mer  
Ou l'esquif échoué d'une ondine en voyage,  
C'est donc ici que t'a jeté le flot amer!

Pourquoi? tu ne le sais. Sur la grève sonore  
Tu gis taché de sable et d'un limon impur,  
Et l'on peut voir à peine, inerte madrépore,  
Luire encor tes contours et de nacre et d'azur.

Mais tu vis... je t'écoute... Il me semble, ô merveille!  
Que ton sein agité résonne entre mes doigts;  
J'entends s'en exhiler, en approchant l'oreille,  
De plaintives clameurs, des sons confus, des voix.

J'écoute de plus près : une rumeur profonde  
Domine incessamment le chant triste ou joyeux,  
Et dans ton sein étroit c'est l'Océan qui gronde,  
Qui gronde continu, sourd et mystérieux!

Reste là sur le bord, ô perle aux longs murmures!  
Le flux t'a porté là : le reflux t'y prendra;  
La vague en l'emportant lavera tes souillures,  
Et dans l'immensité profonde te perdra!

Ah! l'homme est comme toi, pauvre perle marine,  
Jeté par une vague au terrestre élément,  
Et quand il penche aussi son front sur sa poitrine,  
Mille voix de son cœur montent confusément :

Sans joyeux ou plaintifs, chœurs d'enfants et de fées,  
Bruissements d'amour, doux et tendres secrets,  
Notes des passions toujours mal étouffées,  
Des chansons et des pleurs, des cris et des regrets.

Et, dominant ces voix et d'enfant et de femme,  
Etouffant tous ces bruits de douleurs et d'amours,  
Il écoute gronder dans le fond de son âme  
Une voix d'Océan qui l'appelle toujours.

Hélas, et comme toi, sur son triste rivage,  
Il attend, tout souillé de limon et souffrant,  
Que le reflux le prenne à la terrestre plage  
Et l'emporte à jamais dans l'éternel courant!

LOUIS RATISBONNE.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VIII

VISITE IMPORTUNE

(Suite)

L'historien est obligé d'affirmer ici dans la vérité que madame de Laboyrie, élégante désœuvrée de trente-cinq ans, était et resta toujours une honnête femme, dans l'acception humaine de ce mot. Un peu de coquetterie avec un homme d'esprit lui paraissait guerre permise. Madame de Laboyrie était froide, Amédée sauvegardé par une première affection. Cela n'en était pas moins un fort grand malheur qu'Annonciade ne fut pas en tiers dans ce tournoi de galanteries et de badinages trop légers entre gens aimant le devoir et la vertu. La pauvre enfant s'était volontairement mise à l'écart, ne connaissant rien du monde ni de la vie, et croyant au malheur sans connaître le mal.

L'analyse heure par heure de ces délicats froissements dont souffre l'âme d'une femme, quand cette femme est pétrie de tendresse et de pureté, remplirait des volumes. Et qu'apprendrait-elle? Rien aux hommes qui n'y croiraient pas; rien aux femmes qui les ont subis.

Une pâleur et une maigreur extrêmes indiquent bientôt aux étrangers sinon les luttes de la jeune femme, du moins son dépérissement; tandis que son mari qui assistait chaque jour à ce lent travail n'en fut que très tard frappé.

C'est ainsi qu'ils passeront dix mois. Amédée n'ayant pour ressources que de mesquins salons remplis de gens plus étroits d'esprit, plus personnels encore de cœur que chez madame d'Auriac, ou des cercles d'hommes dans lesquels le plaisir consiste à fumer un cigare, plus souvent une pipe, à lire des journaux maculés de café ou de bière, à médire des femmes; l'esprit délicat et littéraire d'Amédée éprouvait un suprême dégoût pour ce genre de distraction; il prit donc l'habitude d'aller fréquemment chez la comtesse, légitimant ainsi les petits bruits malins d'une ville de dix mille âmes.

Ils vinrent jusqu'aux oreilles de la femme solitaire. Il y a toujours des personnes obligées pour la propagation des secrets douloureux. Annonciade n'essaya pas de lutter contre les insinuations perfides par lesquelles la seule femme qu'elle connût vint lui apprendre une nouvelle acceptée par toute la ville. Il y a des âmes viriles qui se redressent, doutent et luttent, il y en a de douces et faibles qui s'inclinent; Annonciade était de ce nombre. Elle fit en entier le sacrifice de sa vie comme elle avait fait depuis longtemps celui de son bonheur, car elle se sentait frappée à mort. Il lui fallait être aimée pour vivre, et surtout, nous l'avons dit, il lui fallait estimer son mari.

Quand elle fut seule et regarda autour d'elle les débris épars de ses joies et de ses rêves, quand elle sentit ce vide immense que fait au cœur l'absence d'une sainte et légitime confiance, elle poussa un cri vers Dieu et tomba à genoux; ce n'était point encore une prière, c'était un retour, celui de l'enfant prodigue. Depuis quelque temps déjà, la solitude et la douleur avaient éveillé dans l'âme de la pauvre enfant le besoin de Dieu. Les cœurs vont au ciel par des chemins différents.

Pendant qu'elle est à genoux, ne disant rien, hélas! elle a désappris la prière, le démon la tente; il lui montre le monde

où des consolateurs l'attendent, des plaisirs au moins pour sa jeunesse et sa beauté. Mais l'ombre même de cette pensée la fait frémir; mille fois elle préfère son lot, cette part de délaissement et de souffrance qu'elle ne trouve si lourde que parce qu'elle la porte seule. Et pourquoi seule, crie son âme éclairée et déjà récompensée de son bon mouvement par une grâce céleste, pourquoi seule quand Dieu t'ouvre les bras?

Ce fut comme un rayon qui enveloppa pour les étouffer les ombres malsaines dont son âme était voilée. Elle comprit, elle vit, elle aimait. Les larmes coulèrent de ses yeux en la soulageant, elle sentit qu'elle ne pleurait pas en vain et que l'âge des consolations changeait l'amertume des larmes en une douce fraîcheur et y substituait la paix.

Je ne prétends pas qu'à partir de ce moment elle fut à l'abri de la douleur; elle eut encore, elle eut souvent des moments de désespoir. Ce n'est point assez que la prière solitaire pour fortifier une femme dans les combats cruels qu'elle livre à un cœur révolté. La religion catholique l'admirablement comprit; aussi, elle seule renferme-t-elle d'inépuisables trésors pour donner la victoire aux âmes plus faibles sur leurs passions; ces trésors, ce sont les sacrements. Quand les lèvres se sont ouvertes et ont versé dans le cœur du prêtre surnaturellement éclairé par Dieu les secrets mystères d'un amour humain, déjà l'âme se sent déchargée d'un grand poids; le cœur du prêtre prend sa part du lourd fardeau; il a des mots qui consolent, des enseignements qui dirigent et l'amour de Dieu à opposer à l'amour terrestre contre lequel il faut lutter ou dont il faut combler le vide. Annonciade ne se confessait pas. C'est pourquoi la douleur pesait d'un double poids sur son âme fatiguée, et, malgré les efforts de sa volonté attirée vers Dieu par l'abandon et la souffrance, elle avait encore des crises de sanglots et de larmes à fendre l'âme, lorsque les absences prolongées d'Amédée lui faisaient raisonnablement supposer qu'il était chez la comtesse de Laboyrie.

Elle écrivait quelquefois à sa sœur; ses lettres, bonnes et affectueuses, parlaient des occupations de son mari, de leurs santés respectives, du pays qu'elle habitait, de son jardin, de ses fleurs, mais elles cachèrent toujours la vérité sur la plaie de son âme. Marie-Sophie ne pouvait être sa confidente. Il faut supposer pourtant que le style de la pauvre jeune femme trahissait une tristesse engourdie ou une indifférence désespérée, car une lettre de Marie-Sophie, datée de cette époque, renferme des allusions à l'état d'âme d'Annonciade. Le lecteur en jugera par les passages que nous transcrivons :

« Si j'avais été pour quelque chose, ma bien-aimée sœur et très chère enfant, permets à mes droits d'ainesse cette douce appellation, dans la cruelle décision que vous avez prise il y a dix mois, j'essayerais sérieusement de la combattre en t'affirmant, dans une conscience droite et incapable de tromper, que ta présence et celle de ton mari n'auraient en rien altéré mon repos. La tendresse que je te porte et le respect que m'inspire le titre sacré de frère, qu'Amédée a reçu devant Dieu le jour de votre mariage, sont des garants suffisants de la paix qui m'est revenue. Mais ce qui m'imposa le silence, ce fut la souffrance personnelle que trahissent tes lettres et qui se serait aggravée sans doute dans notre vie commune. Or, avant tout, il faut ton bonheur, chère Annonciade. Mon éternel remords sera de l'avoir effleuré par une parole imprudente, arrachée dans l'épanchement d'un cœur encore égaré, parole qui, certainement, dépassait la vérité.

« Sache être heureuse, chère petite, et que rien ne vienne troubler la douce limpidité de ta vie. Tu manques ici partout; la joie, le mouvement et la gaieté sont partis avec toi; qu'un sacrifice dont nous souffrons tous te vaille au moins le bonheur. »

Les yeux d'Annonciade, fixes et pensifs après la lecture de cette lettre, témoignaient sensiblement de ses regrets et du besoin qu'elle éprouvait de revoir la famille. La seconde douleur avait emporté la première; d'ailleurs, Marie-Sophie se disait guérie, et le retour à Rémillac souriait à la petite fée comme si, avec les parfums des sapins, les odeurs saines des prairies, elle eût dû retrouver les fraîches illusions de sa joyeuse enfance.

Ah! revenir là où on l'aime, où sa présence chérie va éveiller des sentiments de bonheur et de fête! Quelle perspective séduisante!

Elle regardait autour d'elle... le silence y règne et la solitude. Pourquoi? Elle a cependant un époux aimé... Il n'est pas là, où est-il? Ces questions se pressent dans l'esprit troublé de la jeune femme; une rougeur soudaine, une pâleur, un tressaillement, une larme trahissent son angoisse et sa lutte. Est-elle innocente de cet éloignement fatal? Ne l'a-t-elle pas provoqué dans les premiers beaux jours de leur union? Que fallait-il faire? demanda le cœur. Et la conscience répond : il fallait aller vers lui avec bonté, avec générosité et guérir la plaie que tu supposais à son âme. J'étais bien jeune, reprend le cœur, bien froissé... et la conscience redevint impérieusement : il n'y a qu'une grande voie, l'affection avec elle on peut tout vaincre.

D'autant plus volontiers convaincue qu'elle aime davantage, Annonciade prend enfin la courageuse résolution de tout avouer à son mari; il lui semble que cette confession humaine, autrefois impossible, est la seule voie de salut aujourd'hui qu'il n'y a plus d'entrave à leur bonheur, plus d'obstacles entre leurs cœurs et puisque Marie-Sophie se dit guérie, ils pourront revenir aux frais bosquets de Rémillac.

Raisonnant ainsi avec l'inexpérience de ses dix-huit ans, mais sainement éclairée par le cœur, elle monte faire une de ces toilettes de printemps dont la plus innocente des femmes connaît le charme et la séduction. Ce n'est qu'une robe de grenadine gris-perle et un petit chapeau rond orné de rubans bleus, chapeau de jardin projetant une ombre légère sur le front et les yeux sans éteindre la magnifique expression du regard. Avec cela Annonciade est élégante, distinguée, charmante.

Elle écoute les heures sonner à la ville, elle erre au jardin impatienté dans sa tendresse. Elle est gaie, souriante, la vie s'ouvre enfin, cette vie murée depuis un an comme un tombeau. En passant près des rosiers, elle est séduite par une rose entrouverte, fleur pâle et malade qui se sent des rigueurs de l'hiver; elle cueille ce bouton de Bengale dont le parfum est aussi délicat que la couleur; elle se réjouit de cette heureuse trouvaille; n'est-ce pas comme l'espérance fleurie des beaux jours revenus?

— Je te garderai toujours, petit bouton chéri, dit-elle; ou plutôt je vais te donner à celui dont un seul regard fait tout épanouir dans mon âme, tu commenceras la série de nos beaux jours.

Enfant, la femme l'est toujours, mais deux fois quand elle aime, elle couvre de baisers la petite fleur étiolée jusqu'au mo-

ment où les pas d'Amédée retentissent. Alors son embarras la reprend, sa longue réserve fait des tentatives pour la dominer encore. Elle présente la rose à son mari dans un mouvement charmant de grâce et d'abandon, espérant que la gracieuse petite fleur va faire comprendre son secret, désir d'explication et son pudique embarras.

Malheureusement, nous avons déjà été forcés de convenir qu'Amédée, d'abord découragé de son intérieur, puis résigné, commençait à prendre son parti de l'indifférence d'Annonciade et n'attachait plus aux enfantillages de la jeune femme qu'un intérêt secondaire. Il reçut la fleur avec un sourire, fit une question sur l'arbuste qui l'avait produite, un compliment à sa précocité, un remerciement à l'aimable amie qui l'offrait et parla d'autre chose.

Annonciade resta interdite. Elle comptait sur une petite scène de sentiment qui lui permit d'arriver aux aveux, aux plaintes, aux prières et finalement à la grande et importante question de leur retour en Normandie; mais le sentiment si longtemps et si amèrement repoussé sommeillait maintenant dans le cœur d'Amédée et ne pouvait surgir que d'une crise plus sérieuse que le don d'une rose.

Il mit la fleur à sa boutonnière et ayant atteint ses cigares, il en choisit un minutieusement, l'alluma, puis s'étendit sur un des fauteuils du jardin, jouissant de ce *far niente* que procure le repos à l'ombre par un jour de travail et de chaleur. Annonciade le regardait toujours avec la ténacité de l'embarras. Elle cherchait comment aborder la difficulté de l'entretien et contre l'ordinaire en ce monde, ce qu'elle savait le moins c'était son commencement. La Providence, car je n'accepte pas le hasard, lui vint en aide; non pas de la manière la plus agréable sans doute, mais évidemment la plus utile pour les conséquences à venir. Madame de Laboyrie se présenta pour parler à Amédée.

— Amenez-la ici, dit le jeune professeur à la femme de chambre; vous permettez, Annonciade, sans cela il me faudrait éteindre mon cigare; la comtesse ne peut souffrir l'odeur du tabac dans les appartements.

— Vous êtes le maître chez vous, répondit Annonciade les joues pourpres d'indignation; tandis que ses bonnes pensées et ses bons mouvements s'effuyaient à tire-d'ailes; c'est à moi de me retirer devant vos hautes relations.

— Restez, restez, ma chère, dit Amédée d'un ton dégagé; nous n'avons rien de particulier à nous dire, la comtesse et moi.

Ce mot *nous* choqua la pauvre Annonciade jusqu'au fond de l'âme. Amédée l'avait dit sans intention dans ce style familier auquel il échappe bien des fautes contre le goût, celle-ci était en outre une faute contre le cœur. Le coupable ne s'en douta pas.

— Nous serions trop à trois, murmura Annonciade en s'éloignant comme une biche blessée, sans prendre garde à l'air étonné de son mari qui la suivit des yeux.

Madame de Laboyrie n'avait pas grand-chose à dire à Amédée; elle venait un peu pour tuer le temps et beaucoup parce qu'elle avait l'esprit du jeune professeur lui plaisait.

Après un insignifiant caquetage sur la paresse de son frère, sur l'avenir de son frère, sur les charmes du jardin, sur la floraison prochaine, elle poussa soudain un petit cri de joie en apercevant la rose à la boutonnière d'Amédée :

— Quoi, déjà? de votre jardin? mais c'est un phénomène.

— Est-ce bien à vous d'admirer cette fleur vulgaire, dit Amédée prenant le bouton de rose dédaigneusement, quand vos serres débordent de plantes rares, superbes et seules dignes de vous.

— Des fleurs sans parfum! reprit la comtesse d'un petit air boudeur qui disait : j'ai envie de celle-là.

Amédée devina sa pensée et lui présentant la rose, insignifiante, sauf pour le cœur qui l'avait donnée :

— Vous pouvez vous assurer, madame la comtesse, que celle-ci est au-dessous de toute comparaison.

Elle s'en empara avec une vivacité qui semblait cacher une vengeance féminine. Elle n'avait point oublié, point pardonné l'accueil d'Annonciade quelques mois avant. Eût-elle l'intuition que cette fleur fraîche cueillie venait d'être offerte au mari à l'arrivée? Je ne sais; mais elle agit aussi cruellement que si elle eût été initiée aux secrets orageux de ce triste intérieur.

— Elle est mienne par droit de conquête! s'écria-t-elle, j'ai eu assez de peine à l'obtenir.

— Vos désirs sont des ordres, madame, dit Amédée avec galanterie; si j'avais quelque chose digne de vous être offert, soyez assurée que je ne vous laisserais pas le temps de le désirer.

L'entretien se prolongea sans valeur et sans incidents. Annonciade attendait avec anxiété le moment du départ pour être seule avec lui, pour le conjurer, sans doute, de ne plus recevoir une visite qui lui déchirait le cœur. Elle vit enfin madame de Laboyrie se lever; elle guetta son passage cachée par une charmille, et c'est alors qu'elle aperçut à la ceinture de l'étrangère, déjà plus d'à moitié flétri, le petit bouton message d'espérance. Ses yeux se portèrent à la boutonnière vide d'Amédée, et puis elle ne vit plus rien. Elle pâlit et chancela, sentit que tout tournait autour d'elle, son âme eut le vertige comme son regard, puis elle s'affaissa dans un long évanouissement. Amédée revenait en chantonnant, content de la visite de la comtesse et content de lui-même, quand il aperçut Annonciade sans mouvement dans une allée. Il courut vers elle, la prit dans ses bras, la porta à sa chambre, l'entoura de soins, crut à l'influence dangereuse des premiers soleils, mais ne soupçonna pas la vérité. Annonciade, revenue à elle, ne dit rien.

(La suite au prochain numéro.)

**La Consommation guérie.**— Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand.—W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester.